



P.L.E. PETER LANG

François Pernot et Valérie Toureille (dir.)

# LENDEMAINS DE GUERRE...

De l'Antiquité au monde contemporain :  
les hommes, l'espace et le récit,  
l'économie et le politique

## PRÉFACE

### « Lendemain de guerre » Antiquité-XX<sup>e</sup> siècle

L'évocation des « après-guerres » demeure profondément attachée aux deux grands conflits mondiaux du XX<sup>e</sup> siècle. Pourtant, si l'on considère que la guerre est consubstantielle à l'histoire des hommes, comment évacuer la question de tous les après-guerres de l'Histoire ? Avant d'entrer dans le débat par une déclinaison d'études de cas, il convient de s'arrêter sur les mots, c'est-à-dire sur la qualification de « l'après-guerre », et sur la pertinence même du terme en tant que concept historique. Cette interrogation emporte également celle des limites et des contraintes de l'objet.

« L'Après-guerre » : l'expression est usuelle et commode. Forcée pour signifier les lendemains de la Seconde, voire de la Première Guerre mondiale, ce sont donc assez naturellement les historiens du monde contemporain qui ont posé les premiers jalons historiographiques du sujet. Dès les années 1970, Antoine Prost présentait sa grande synthèse sur *Les anciens combattants*<sup>1</sup>. Sans citer tous les ouvrages qui enrichissent cette historiographie de « l'après-guerre », y compris l'école anglo-saxonne avec George Mossé et *Fallen Soldiers*<sup>2</sup> ; on pourra retenir les titres les plus récents comme *La victoire endeuillée* de Bruno Cabanes<sup>3</sup>, *L'enfant de l'ennemi* de Stéphane Audouin-Rouzeau<sup>4</sup>, les synthèses collectives de Jacques Frémeaux sur les *Sorties de guerre*<sup>5</sup> ou celle de Roch Legault et Magali Deleuze, sur les *Lendemain de guerre du XX<sup>e</sup> siècle*<sup>6</sup>. Tous à leur manière ont souligné l'intérêt qu'il fallait accorder aux « après-guerres » et, à travers eux, aux anciens soldats, aux

---

<sup>1</sup> Prost, Antoine, *Les Anciens combattants et la société française : 1914-1939*, avec la collaboration de Philippe Billois, Paris, 1977.

<sup>2</sup> Mossé, George, *Fallen soldiers : reshaping the memory of the World Wars*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1990.

<sup>3</sup> Cabanes, Bruno, *La victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français, 1918-1920*, Paris, Seuil, 2004.

<sup>4</sup> Audouin-Rouzeau, Stéphane, *L'enfant de l'ennemi, 1914-1918 : viol, avortement, infanticide pendant la Grande guerre*, Paris, Aubier, 1995.

<sup>5</sup> Frémeaux, Jacques et Battesti, Michelle, *Sorties de guerre*, Cahiers du CEHD n° 24, 2005.

<sup>6</sup> Legault, Roch et Deleuze, Magali (dir.), *Lendemain de guerre*, Montréal, Lux éditeur, 2006.

populations civiles et plus largement à toutes les transformations « sociétales » qu'ils convoquaient. Toutefois, l'histoire du monde a connu de nombreux autres « après-guerres », certes plus ou moins rapidement estompés par la survenue d'une guerre nouvelle. On pourrait d'ailleurs contester la pertinence de l'objet en montrant l'histoire comme une éternelle scansion entre guerre et paix. On pourrait aussi opposer deux visions de philosophes : Hobbes d'un côté, décrivant l'état de nature comme un état de guerre, et Rousseau de l'autre qui y voyait un état de paix. Le passage de l'une à l'autre n'aurait-il donc aucune réalité avant le XX<sup>e</sup> siècle ?

La lecture fine des témoignages (au sens large du terme) plaiderait bien entendu pour un démenti. Elle pouvait révéler les lendemains de guerre comme un temps singulier, douloureux parfois, désordonné toujours. Les lendemains de guerre portaient une véritable individualité historique impossible à négliger et permettant de prétendre à une lecture sinon comparatiste, du moins globale du phénomène, de ce moment particulier, et pourtant si fréquent dans l'histoire. Naturellement, à travers le temps, les « lendemains de guerre » donnent à voir des tableaux de la société très différents les uns des autres, mais au delà de la diversité, n'était-il pas possible de retrouver des problématiques communes ? Encore fallait-il s'entendre sur l'expression, avant d'esquisser des rapprochements : problèmes de définition et de méthode donc.

L'expression elle-même, un peu vague, est étymologiquement rattachée à la temporalité. Il reste encore à la préciser. Les « lendemains de guerre » pourraient désigner une temporalité intermédiaire, celle d'une simple transition. Ils révèlent un passage comme tel intrinsèquement instable. Sans doute s'inscrivent-ils dans le cadre d'une macro-histoire. Ils constituent cependant un temps court, qui n'est d'abord et avant tout qu'un « après », indéfini et trouble où flottent encore les réminiscences de la guerre. En effet, ces « lendemains immédiats » portent encore tous les signes de la guerre, qui tardent à s'estomper au seuil de la paix. Mais ce temps compté est-il uniformément sombre ? Il est, en fait, déjà ambivalent, car les lendemains portent en eux la promesse d'un renouveau, d'un recommencement. Certes, ce temps de souffrances et d'espoirs mêlés, est évidemment plus délicat à cerner dans les sociétés anciennes, traditionnelles, que dans celles du monde contemporain. Les raisons tiennent à la fois aux rythmes et aux sources. Cependant, il faut d'abord s'efforcer d'encadrer ce temps, au risque de basculer dans l'extrême relativisme : celui des lendemains de guerre sans fin. Il fallait d'ailleurs aussi limiter le champ envisagé pour éviter des terrains déjà amplement labourés. Cette question du temps renvoie à une autre question, de concept cette fois : celle de la frontière de la guerre et de la paix. À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le juriste Beaumanoir précisait dans son *coutumier*

qu'« il y a deux manières de tant : les uns de pes, les autres de guerre<sup>7</sup> ». Au XVII<sup>e</sup> siècle, les juristes affinent cette question de droit en distinguant, à la suite de Grotius, les notions d'« état de paix » et d'« état de guerre<sup>8</sup> ».

En fait, depuis l'Antiquité, des rites marquent l'entrée et la fin de la guerre : à Rome, c'est la fermeture et la réouverture du temple de Janus, par exemple. Au Moyen Âge, ce sont les hérauts qui portent les défis et les émissaires qui se déplacent ensuite pour négocier trêves ou paix. Avec la guerre de Cent Ans, comme l'a montré Philippe Contamine, cette distinction entre « état de paix » et « état de guerre » se fait plus précise<sup>9</sup>. Toutefois, la question juridique sous-jacente appelle nécessairement celle de la diplomatie. N'existe-t-il (juridiquement) aucun état intermédiaire ? Sans doute pas, mais au delà de la paix légale ou diplomatique, ne peut-on, pourtant, distinguer, une paix de fait, ou plutôt une guerre de fait qui se maintiendrait au delà de la paix de droit ? La question diplomatique se pose également dans le cas des trêves (ou *paix fourrées* ou paix armées), qui offrent les mêmes perspectives que les après-guerres. La pertinence de la distinction diplomatique doit donc être relativisée, d'autant plus que certains conflits n'ont jamais été clos par un traité formalisé ou par un rituel de conciliation. Dans ces conditions, quand la guerre s'achève-t-elle vraiment ? Est-ce avec le traité diplomatique qui ratifie la paix ? Avec la suspension des hostilités entre tous les acteurs d'un conflit ? Au delà du droit et de la diplomatie, demeurent précisément les faits bruts, et le ressenti des populations : plus difficile à cerner, celui-ci passe par d'autres types de sources : mémoires, journaux, chroniques, ou réécritures littéraires. De toute évidence, la paix de fait s'établit toujours au-delà de la signature des actes diplomatiques – quand ils existent – et qui sont censés avoir apporté un terme au conflit. De fait, comme le rappelle René Girard, il est plus difficile d'apaiser la violence que de la déclencher<sup>10</sup>. On peut parler de coutumes de guerre, de culture de guerre, ou plutôt d'accoutumance en particulier à la violence. Elles sont d'autant plus présentes que la guerre présente un caractère total, et qu'elle perdure. On ne saurait mettre fin subitement à plusieurs décennies de guerre, ni même après quelques années. De toute évidence, on ne démobilise (et donc on ne désarme) pas aisément les hommes.

<sup>7</sup> Beaumanoir, *Coutumes de Beauvaisis*, 2 vol., éd. Amédée Salmon, Paris, A. et J. Picard, 1970.

<sup>8</sup> Grotius, Hugo (1583-1645), *Le droit de la guerre et de la paix*, nouv. trad. par Jean Barbeyrac, Amsterdam, P. de Coup, 1724.

<sup>9</sup> Contamine, Philippe, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1980.

<sup>10</sup> Girard, René, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.

Ceux pour qui la guerre a représenté une rupture ou (et ce n'est pas contradictoire) offert un nouveau cadre de vie ont été contraints de rétablir un nouveau lien avec la société civile, mais comment ? On pourrait citer la chanson du soldat de la guerre de Trente Ans qui disait : « Le ciel est mon toit, mon manteau me sert de maison, mon épée de charrue<sup>11</sup> ». Les lendemains peuvent donc rimer pour certains avec l'inadaptation, la désocialisation. Ce temps intermédiaire d'anomie peut être plus ou moins distendu. Le problème de l'information doit également être pris en compte dans la compréhension de ces après-guerres, même s'il n'est pas toujours déterminant. Quand les populations ont-elles officiellement connaissance de la fin des hostilités ? Ainsi peut-il y avoir un décalage entre la connaissance officielle de la paix et sa connaissance avérée ? Enfin, les lendemains de guerre forment le terme d'une période où cesse le flottement de la norme. Où peu à peu, la morale naturelle et le droit positif retrouvent droit de cité, où les instances de régulation et de gouvernement de la communauté reprennent corps. Bref, au delà de cette transition désordonnée, les lendemains de guerre constituent aussi le temps privilégié de la reformulation des normes, qu'elles soient sociales, politiques ou économiques, en même temps qu'ils autorisent une reprise en main des territoires comme des institutions. Pour explorer ces thématiques, il a paru indispensable de travailler à la fois dans la « transdisciplinarité » et dans une perspective « transchronologique ». L'ambition modeste étant maintenant de proposer quelques axes simples de réflexion pour analyser ce que l'on pourrait encore nommer « la guerre dans la paix ».

L'ambition de ce volume est donc de mettre en lumière les « lendemains de guerre » comme un objet d'histoire à part entière, transposable à l'échelle du temps long et, dans cette perspective, « transdisciplinarité », « transchronologie » et « comparatisme », sont les maîtres mots qui ont conditionné la définition des différents axes de réflexion. Dès le départ, il s'est agi d'analyser les conséquences de la guerre sur les individus, la société et sur les territoires, bien plus que d'envisager l'histoire des institutions et des armes. Pour ce faire, nous avons choisi de faire appel non seulement à des historiens, spécialistes des périodes ancienne, médiévale, moderne ou contemporaine, mais plus largement à l'ensemble des chercheurs du champ des sciences humaines et sociales. Cela n'a finalement pas été aussi simple. En effet, force a été de constater que si le nombre des propositions reçues était très important – près de 100 – plus des trois-quarts émanaient d'historiens. Pis encore ! le déséquilibre entre périodes historiques était exacerbé : trois propositions concernant la période antique, dix la période médiévale, une vingtaine la

---

<sup>11</sup> Citée par Corvisier, A. et Couteau-Bégarie, Hervé, *La guerre. Essais historiques*, Paris, Perrin, 2005.

période moderne et près de soixante-dix pour la période contemporaine. Il a fallu harmoniser ce déséquilibre pour *dégager* quatre axes principaux parmi toutes ces études. Le premier, « Après la guerre... les Hommes », s'intéresse non seulement au retour des hommes de guerre, avec la dialectique réinsertion-désocialisation, les problèmes de la violence et de la délinquance des hommes rendus à la vie civile, la question du retour des prisonniers et celle des déplacements de populations, mais aussi à l'étude des populations civiles et des héritages de la guerre, en particulier à travers une approche historique des sentiments (euphorie, tristesse, colère, insécurité, haine, etc.).

Le deuxième, « Après la guerre... Raconter la guerre », s'attache à la dimension mémorielle au lendemain des conflits. Il ne s'agit pas ici d'étudier la mémoire collective ou la commémoration, mais de s'attacher aux récits individuels du vécu de la guerre et à cette douleur, voire à l'impossibilité de dire la guerre, de raconter l'indicible.

Le troisième, « Après la guerre... Les territoires d'après-guerre », concerne davantage les aspects matériels ancrés dans la reconquête territoriale. L'étude touche ici en partie aux sphères de l'économie et du politique, avec en l'occurrence la prise en charge des « lieux de guerre » par les individus, les communautés ou les différentes autorités, le réinvestissement des espaces – espaces désertés, espaces de combats –, les reconstructions matérielles et la nouvelle mise en défense du territoire.

Enfin, cette réflexion permet d'ouvrir le débat sur des enjeux proprement politiques, qui forment l'objet du quatrième axe, « La politique des lendemains de guerre », consacré à la réaffirmation de l'autorité publique, la réinstallation de l'État, la manière dont celui-ci se réapproprie la force, la reconstruction ou le renforcement des institutions.

Ce sont ces quatre axes que nous proposons d'explorer ici.

Valérie Toureille et François Pernot  
(Université de Cergy-Pontoise)